

d'exhumations, et que les nations intellectuellement les plus avancées recèlent toutes, surtout dans leurs classes paysannes, de semblables vestiges de leur passé.

I. — LES CULTES LOCAUX.

Aux difficultés d'ordre psychologique que nous venons d'indiquer nous paraît s'en ajouter une autre qui tient, si l'on peut ainsi parler, à l'état actuel du terrain. A la vérité nous n'avons pu visiter l'ancien Kâfiristân, et ainsi nous n'avons rien à ajouter aux fructueuses recherches qui ont déjà été faites du côté du Chitrâl britannique ou, plus récemment, du Nûristân afghan (1). Nous avons eu cependant l'occasion de traverser quelques régions relativement écartées, telles que les montagnes de l'Hazârajât et les vallées de l'Andar-âb et du Nijrâo. Nous en avons gardé l'impression que, pris dans son ensemble, l'Afghânistân est beaucoup moins fertile en survivances de superstitions animistes ou de pratiques païennes que ne l'est, par exemple, le Kaçmîr. Dans les agrestes vallées d'où jaillissent les sources de la Vitastâ, il est toujours permis de se croire brusquement transporté au sein de l'antique Arcadie, et il ne tient qu'à vous d'y retrouver plus de mythologie classique encore vivante que dans le théâtral décor des bords de la Méditerranée (2). On dirait qu'au contraire le souffle desséchant de l'Islam a plus profondément calciné la terre afghane et brûlé jusque dans leur racine les dernières efflorescences d'un passé désormais révolu. Tandis qu'il n'est guère de *zyarât* kaçmîrie qui visiblement ne recouvre un ancien sanctuaire hindou, c'est à peine si dans le pèlerinage dont l'Ajdahâ de Bâmyân est encore l'objet nous avons cru reconnaître ci-dessus (p. 130 s.) un souvenir des temps bouddhiques et même pré-bouddhiques. Naguère, en parcourant le Gandhâra, nous n'avons pu de même relever qu'un seul cas bien caractérisé d'un rite hérité par les mahométans et demeuré en vigueur sur le site d'un vieux *stûpa* commémorant la conversion de Hâritî, la fée (ou plutôt l'ogresse) de la variole; et c'est par « des raisons particulières, comme l'utilité pratique du rite, la croyance générale des Afghans à la vertu curative des lieux saints et le peu d'orthodoxie des mères inquiètes » que nous avons cru pouvoir « expliquer une survivance tout à fait exceptionnelle en ce pays » (3).

LE CULTE DES ESPRITS. — Il n'y a donc guère à compter ici sur la tradition orale pour dépister les anciens génies, esprits des airs ou des eaux, qui, déguisés ou non en *pîr*, continuent à hanter les mêmes lieux et à recevoir sous un autre nom les hommages accoutumés de leurs fidèles; et pourtant nous savons de source sûre qu'ils furent jadis aussi nombreux qu'honorés dans toute la région du Nord-Ouest. Force nous est donc de recourir, pour amorcer au moins les recherches, aux témoignages écrits, si tardifs que puissent être ces derniers. Bien nous prend que, douze cents ans avant nous, et juste avant la venue des envahisseurs musulmans, Hiuan-tsang ait déjà mené, bien que d'un point de vue un peu particulier, cette même enquête. Il est assurément curieux de remarquer que lui aussi (et il ne s'en cache pas) ne s'est pas fait faute de mêler dans ses notes de voyage à ses observations directes des extraits des textes sacrés. Les modernes enquêteurs, tout en mettant à profit sa relation, ne pourront que se conformer à son exemple; et ils ne tarderont pas à constater qu'à l'occasion de ses rares localisations, il n'a fait qu'écrémer les nombreux renseignements qu'il nous est toujours loisible d'emprunter aux Écritures bouddhiques. Ainsi que l'a signalé depuis longtemps M. Przyluski, le *Vinaya* des Mûla-Sarvâstivâdin contient un véritable *mâhâtmya* de la région du Nord-Ouest, sous couleur de conter le prétendu voyage que le Buddha